

Le sacrifice

Kai-Fong, juin 1899.

Le roulement de tambour s'arrêta net et un coup de cymbale donna le signal attendu ; l'homme se dressa aussitôt comme un coq sur ses ergots, les yeux luisants comme des braises, avec une intensité telle que l'on eût pu croire que toute son énergie s'y trouvait concentrée. Le silence tomba sur la foule des badauds accourus au spectacle. Mais Chung-Lu comprit au premier coup d'œil que l'homme n'avait aucune chance de sortir vainqueur de la rencontre ; avant même d'avoir commencé, le combat dont il allait être témoin ne pouvait que tourner au jeu de massacre. Le jeune Chinois malingre, encore un adolescent, qui avait osé relever le défi, était la victime rêvée pour le groupe de saltimbanques invitant les passants à se mesurer à leur champion ; tous les risques étaient pour lui et le promoteur du match, qui avait mis en jeu un taël d'argent pour servir d'appât, ne risquait guère de le perdre dans l'aventure. D'ailleurs, le gros personnage à la face rubiconde qui avait lancé le défi à la ronde, et qui paraissait le meneur du groupe, s'était déjà rassis dans un coin de l'aire de combat délimitée par quatre foulards posés à même le sol ;

LES DIABLES DE KAI-FONG

d'un geste nonchalant il fit glisser la pièce convoitée dans la large manche de sa veste brodée ; puis, comme si le reste n'était plus qu'une pure formalité, ses paupières flétries retombèrent à moitié sur ses yeux de saurien, et il se désintéressa ostensiblement de l'issue du combat.

Le champion, torse nu, la taille prise dans un large turban rouge, fit jouer une fois encore sa puissante musculature sous les yeux admiratifs de la foule, puis marcha lentement vers le jeune homme filiforme dans ses vêtements noirs. Chung-Lu se déplaça pour mieux voir, soudain plus intéressé qu'il ne l'aurait voulu ; car il lui avait semblé que celui qui avait osé relever le défi s'était rapidement signé de la main droite, comme il l'avait vu faire parfois par les Occidentaux en certaines circonstances, lors de son séjour dans les communautés étrangères des grandes villes de la côte. Un tel geste avait de quoi surprendre dans cette vieille ville de Kai-Fong, à quelques li¹ seulement au sud du Houang-Ho, dans cette province du Honan réputée pour son imperméabilité aux influences étrangères ; et il n'était pas dans l'habitude de ceux qui s'étaient convertis au christianisme apporté par les Blancs de se battre pour le plaisir. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir davantage car l'affrontement inégal avait commencé.

Le jeune homme se lança en avant, de toutes ses forces et avec un courage étonnant, mais ses coups de poing martelèrent sans résultat l'imposante masse de chair qui se dressait comme un rempart devant lui ; la brute encaissait sans bouger, comme s'il se fût agi de simples piqûres d'insectes, la face barrée par un rictus plus niais que méchant qui lui découvrait quelques dents

1. Unité de mesure valant environ 580 m.

jaunes ; enfin, au bout d'un moment, estimant sans doute que la démonstration avait été suffisante, il étendit lentement la main gauche en avant, comme pour prendre la distance, puis frappa d'un fulgurant direct du droit. Chung-Lu n'en crut pas ses yeux lorsque, dans un réflexe inattendu, l'homme en noir esquiva le coup de bélier qui lui aurait ouvert le crâne pour plonger dans les jambes du colosse ; sous l'effet de la surprise celui-ci perdit un peu l'équilibre et dut se rattraper sur un genou. Un murmure de surprise et d'intérêt monta de la foule qui ondula sous une émotion toute neuve ; il y eut des cris, des éclats de rire, des encouragements. L'homme à la veste brodée sembla redescendre sur terre et ouvrit des yeux ronds. Si, à cet instant précis, le chétif Chinois avait tiré avantage de la situation pour assener à son adversaire penché en avant un coup de poing sur la nuque, il aurait eu de sérieuses chances de gagner la pièce d'argent ; mais il n'avait visiblement pas l'expérience de ce genre de combat où tous les coups étaient permis et où il ne fallait laisser passer aucune chance ; il hésita une seconde de trop.

Dans un grondement de colère, le champion balança son bras en arrière, fauchant son adversaire comme un fétu de paille, puis sauta prestement sur ses pieds. La suite ne fut plus qu'une exécution en règle. Dès le premier coup de pied qui plia le malheureux en deux, Chung-Lu fut sur le point d'intervenir pour demander l'arrêt d'un combat dont l'issue ne pouvait plus faire de doute et mettre fin à ce jeu inutilement cruel ; car la brute déchaînée démolissait maintenant méthodiquement, avec une haine aveugle, celui qui avait un instant réussi à la prendre en défaut. Mais le pouvait-il ? Intervenir aurait été se mêler d'une affaire qui ne le regardait pas. De tels défis étaient fréquents en Chine, où ils servaient de tests d'habileté à des combattants toujours

LES DIABLES DE KAI-FONG

volontaires, de spectacle populaire et, pour quelques chanceux, de substantiel gagne-pain. Chung-Lu, expert de Kung-Fu formé au monastère du Shaolin, ne se sentait pas motivé pour ce genre de cause ; son défunt maître Yuan-Tao, Supérieur du Shaolin, avait mis plus de vingt ans à former son corps au combat et son esprit à la paix, et il avait toujours été évident que le premier ne pouvait servir qu'à la cause du second. Le Shaolin de Yuan-Tao l'avait marqué de sa non-violence ; ce Shaolin dont la foi ancestrale enseignait qu'un expert dans l'art du Kung-Fu ne pouvait en faire état que si des circonstances graves l'exigeaient ; en dehors de telles motivations rien ne devait troubler sa quiétude, surtout s'il s'agissait, comme ici, d'élans passionnels. Mais Chung-Lu, malgré ses efforts et l'habitude de maîtriser ses émotions, sentait battre son cœur plus fort devant un spectacle qui lui remuait les sens. La foule, trop dense, l'empêchait de s'en retourner ; alors il ferma les yeux pour ne plus voir, essaya de ne plus entendre, restant comme pétrifié.

— Maître, il faut arrêter cela !

La voix tendue de Wan-Lai, le jeune disciple qui avait demandé à le suivre après les événements tragiques survenus à Shaolin¹, lui parvint soudain, comme venue d'ailleurs. Wan-Lai s'était rapproché de lui et le tirait par la manche, une lueur de passion dans les yeux.

— Non, Wan, ce n'est pas notre affaire...

— Mais...

— Non, te dis-je. Si tu veux t'élancer au combat chaque fois qu'une cause te paraît juste, ta voie sera courte ; et tu ne sais rien de cette cause-là.

1. Voir *Le Couloir de la mort*, du même auteur, aux Editions Pygmalion.